

Epreuve - Matière : 101-0301

Session : 2025

## CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Le savoir est-il désirable ?

Le héros éponyme du roman de Prévost, Cleveland, se retrouve pris d'une mélancolie toute pathologique lorsqu'il apprend que sa femme Fanny s'est enduite avec son amant Gelin. Le désespoir causé par la nouvelle de cet événement totalement inattendu est tel que Cleveland manque de se suicider devant ses enfants. Il semble dès lors qu'il aurait été préférable qu'il ne sache pas les motifs de la fuite de sa femme, afin de s'épargner une si grande douleur. Pourtant une ultime confrontation avec celle qu'il a aimée lui permettra d'acquiescer un savoir définitif : Fanny a lui avec Gelin, non pas parce qu'il était son amant, mais parce qu'elle était persuadée que son mari entretenait une relation. Tous deux étaient alors certains d'un savoir (fondée sur l'évidence apparente des circonstances) qu'ils auraient préféré ignorer mais qui, en définitive, n'était qu'une illusion basée sur <sup>une</sup> observation empirique, mais largement édulcorée par les conjectures de leur imagination. Dès lors, le savoir d'une situation dans sa totalité apparaît de prime abord comme désirable en tant qu'il permet une évaluation objective des faits, ce qui

garantissait alors une connaissance pleine, inéluctable, définitive. Interroger la désirabilité du savoir semble alors étonnant puisqu'il est justement ce qui permet de s'extraire d'une subjectivité trompeuse, source d'illusions, d'erreurs et de fausseté, autrement dit de se défaire de la croyance. Si le savoir se donne comme désir évident en tant qu'il est une visée de l'agent, c'est justement parce qu'il lui permet d'agir adéquatement par la connaissance de son environnement, de ses facultés et de ses capacités. Le savoir est donc une possession (on dit qu'un tel possède un savoir), tout en étant condition de possibilité de la possession : je m'approprie mon environnement, je le possède <sup>en quelque sorte</sup>, en le connaissant. Possession <sup>par la suite</sup> éventuellement matérielle donc en tant que le savoir relève à la fois d'une science mais aussi d'une technique <sup>il permet donc une production</sup>. Sa portée est donc à la fois théorique et pratique, ce qui révèle la dimension opératoire du savoir : en tant qu'il est un processus d'appréhension de choses extérieures et indépendantes, devenues alors des objets connus et manipulables. Ce passage de l'inconnu au connu saute d'un passage de l'altérité au même, processus de totalisation propre au savoir qui menace l'autonomie de l'extériorité. Dès lors, le savoir paraît être éminemment désirable parce qu'il a un intérêt pratique, il est une condition de possibilité de la conservation des êtres vivants, mais il est proprement humain en tant qu'il rendait possible un dépassement de la finitude en donnant accès au supra-sensible. Ainsi le désir de savoir se fonde sur une béance ontologique, caractérisée par la finitude qu'il s'agit de combler. Le savoir apparaît alors comme moyen de tendre <sup>vers</sup> une plénitude ontologique, et donc au bonheur, ce qui revient à faire du savoir le

moyen et la fin de ce manque. Pourtant, il est bien des cas où l'on préférerait ne pas savoir parce que la connaissance contiendrait à une actuelle stabilité, voire à un bonheur déjà advenu. La dimension tragique du savoir surgit dès lors, tout comme Cleveland aurait préféré ne pas savoir que Tanny a lui avec Gelin. Cette ambiguïté du savoir transparaît à tous les niveaux : que ce soit un savoir scientifique, technique, métaphysique, etc., la démarche prosaïque elle-même parce qu'elle nous met face à un définitif, une irrémédiable l'actualité indéfectuelle de nos attentes et de nos affects. Il n'en est pas moins, pourtant, que l'être raisonnable qu'est l'homme désire le savoir parce que c'est ce qui lui permet de survivre, mais aussi de satisfaire sa curiosité, mais qu'elles en sont les limites ? C'est également par le savoir que l'homme, homo labor, se perfectionne, mais à quel prix ? Interroger la désirabilité du savoir revient à questionner à la fois les limites et la valeur du savoir : jusqu'à quel point est-il désirable ? Tant qu'il n'empêche pas le bonheur ? Mais également de son usage (ou non-usage) : est-il un moyen vers un but qu'il faut définir, ou est-il une fin en soi, conforme à la nature raisonnable de l'homme ? Partant du postulat ontologique d'une béance inhérente à la nature humaine, il est question d'interroger la réelle capacité du savoir à <sup>laine accé-</sup> à la plénitude, et donc d'interroger sa prétention à l'apaisement\*. Dès lors, il s'agira, à l'occasion d'un premier moment argumentatif, d'appréhender le savoir comme remède à la laide du corps (de sa finitude) et de l'âme (de sa béance) ; puis ensuite s'attacher à la pesanteur du savoir qui, loin d'alléger les consciences, renferme un impératif de responsabilité et d'action. Enfin, un ultime moment se focalisant sur l'herméneutique du savoir, nous permettra de reconsidérer sa réception affective sans pour autant en disqualifier la désirabilité.

\* Face à l'angoisse provoquée par cette béance.

Si le savoir apparaît comme éminemment désirable, c'est évidemment parce qu'il est nécessaire pour s'adapter à son environnement, en somme, pour survivre. Dès lors, le savoir semble relever d'un mécanisme instinctif, commun à tous les vivants, reposant à la fois sur l'observation empirique mais également sur la méditation réflexive. C'est dans ce second pré-requis que le savoir, stricto sensu, se révèle comme étant proprement humain : il relève des facultés de l'esprit en tant qu'il ne mobilise pas simplement les sens et la mémoire (comme c'est le cas pour les animaux) mais il nécessite la mobilisation de l'entendement, c'est-à-dire d'une faculté capable de subsumer sous un concept les particularités sensibles. Ainsi, le savoir se définit comme processus d'appréhension du sensible menant à l'intelligible. Autrement dit, il s'agit, par le savoir, de dépasser le sensible, multiple, changeant, trompeur, pour s'attacher à l'idée, une, immuable, réelle. Ce procédé d'ascension est préconisé par Platon dans le livre VI de la République qui, par la métaphore de la ligne, suggère le cheminement vers un savoir réel qui passe progressivement de l'opinion (presque non-être) au savoir par la dialectique, c'est-à-dire la connaissance des Idées, et notamment du bien, dont les autres ne sont que des émanations. Le savoir du bien, donc la contemplation, est désirable pour Platon en tant qu'il permet de préserver la santé de l'âme. Il y a en effet une sorte de cercle vertueux en ce que la dialectique comprise comme contemplation du bien n'est possible que pour une âme bien ordonnée, en bonne santé, c'est-à-dire une âme au sein de laquelle le raïs gouverne, le thumos lui étant soumis, l'épithymia se trouvant neutralisée (livre IV). Le savoir se révèle alors comme désirable en tant qu'il permet la santé de l'âme et, par extension, la santé du corps : c'est seulement en sachant que la raison doit gouverner (le savoir impliquant l'action en conséquence de ce savoir), que l'âme

14.5 / 20

Epreuve - Matière : 701-0301

Session : 2025

## CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

des parties de l'âme  
 peut être en harmonie, la concorde étant la condition  
 nécessaire à la contemplation des Idées. Cette double  
 dynamique du savoir, qui procède selon une réciprocité, permet  
 donc une sorte de paix intérieure rendue manifeste par la  
 contemplation des Idées : savoir qui trouve en lui-même  
 la plénitude en enfindant un plaisir indestructible car  
 permis par un être réel et donc immuable, et en permettant alors  
 une parfaite connaissance de soi (des différentes parties de  
 l'âme et de leur hiérarchie). Dès lors le désir de savoir  
 se fonde sur <sup>une</sup> garantie de plénitude en tant que l'âme  
 parvient à se soustraire du divers changeant et instable  
 et trouve un lieu où le bonheur est rendu possible. Le  
 savoir en lui-même.

Ainsi, cette concorde au sein de l'âme, permise par le  
 savoir de la hiérarchie des parties de l'âme, se trouve transfé-  
 rée au domaine politique. Le livre IV de la République  
 procède par analogie entre le corps individuel et le corps  
 politique afin de garantir la concorde, ce que seul le  
 savoir de la fonction de chacun au sein de l'organisation  
 étatique permet : de même que le nais doit gouverner  
 l'âme, les philosophes doivent gouverner la cité idéale ;  
 les auxiliaires (les gardiens) doivent la protéger,  
 tout comme le thumos doit servir le logos ; les

5. / 14.

producteurs, quant à eux, doivent se soumettre au gouvernant (le vrai-philosophe) au même titre qu'epithymia doit se soumettre à la raison. Seule cette organisation permet à la justice et donc à la concorde d'être collective, elle repose sur un savoir tiré de la contemplation des Idées, qu'il faut alors désirer si l'on ne souhaite pas sombrer dans un régime de désordre étatique, les cinq successivement décrits au livre VIII et dont la tyrannie représente l'ultime moment en tant que le désir de savoir a totalement disparu au profit d'un asservissement aveugle et destructeur à epithymia. Ainsi, il n'est plus tant question pour Platon d'interroger la désirabilité du savoir puisque tout l'exposé de la République s'attache à révéler un impératif de savoir non seulement parce qu'il est l'unique moyen d'avènement de la justice (il faut connaître la justice pour l'appliquer, et avant de la connaître, il faut la désirer), mais également parce que le savoir en tant que tel est le souverain bien, il est le seul plaisir absolu (livre IX), faisant que le juste (qui équivaut au sachant) est heureux.

La désirabilité du savoir semble si évidente pour Socrate qu'elle est mise en impératif : il faut vouloir savoir parce que c'est l'unique voie qui mène à la justice, la concorde, le bonheur. Ainsi, l'allégorie de la caverne, qui inaugure le livre VII, est un cheminement vers le savoir, qui se révèle périlleux, douloureux, et accessible seulement à l'homme exceptionnel qu'est le philosophe, qui parvient miraculeusement à se défaire de ses chaînes pour remonter à la surface, là où le soleil brille si ardemment qu'il éblouit les yeux qui jusqu'alors n'ont connu que l'obscurité. Le savoir s'obtient donc par la souffrance, supposée momentanée, il peut donc s'avérer être repoussé. 6. / 14.

Santé, c'est pourtant la tâche du philosophe que de délivrer ses concitoyens, les mener de force au savoir, eux qui pourtant ne le désirent pas, étant confortés dans l'habitude de l'obscurité. Dès lors, le savoir apparaît comme indésirable étant donné qu'il n'as étirpe d'une position confortable, celle de l'ignorance. Le Livre III nous révèle que cette position d'ignorance n'est pas pour autant blâmable car le savoir trouve une limite dans son utilité politique: la cité ne repose pas sur un désir collectif de savoir qui devraient de tous les citoyens des philosophes, mais sur un "noble mensonge", le mythe des races, qui permet de préserver l'organisation hiérarchique <sup>de véridique</sup> des individus selon leur talent naturel, et donc la cohésion sociale. Le désir de savoir trouve alors une limite qui provoque une inversion: il semble que le désir d'ignorance s'éleve en obstacle au désir antithétique de savoir étant donné la nature dangereuse d'un désir illimité de savoir, qui ici menacerait la cohésion politique, -

Si le désir de savoir trouve une limitation externe dans l'ordre politique, c'est parce que sa désirabilité est motivée par une volonté d'accéder à un niveau supérieur de responsabilité. Du moins, la responsabilité est bien le corrélat du savoir en tant que la connaissance des circonstances invite, voire oblige, à l'action du sachant, à ce titre le savoir n'est jamais pure contemplation des Idées. La désirabilité du savoir semble contenir un impératif d'action et, in fine, de responsabilité. Dès lors, ce qui semble atténuer la désirabilité du savoir, c'est la possible mise en cause de l'inaction, et donc le châtiment qui s'ensuit. Le chapitre "Le grand Inquisiteur" des Frères Karamazov de Dostoevski met en exergue cet irrésistible désir d'ignorance, et donc d'innocence, qui pousse les individus à remettre leur liberté entre les mains d'un chef qui prend alors pour toute la charge de la responsabilité, et le jugement qui s'ensuivra. Cet homme, c'est le grand Inquisiteur qui,

rencontrant Jésus revenu sur terre, l'enferme et lui interdit de se motier. Le grand Inquisiteur lui reproche l'insoutenable poids qu'il leur a laissé, celui de la liberté, que la plupart des hommes ne sont pas capables d'assumer parce qu'elle fait suivre le sentiment de culpabilité et l'insupportable devoir d'agir. Dès lors, la plus grande partie de l'humanité préfère léguer sa liberté à un chef, abandonnant par la même tout désir de savoir, afin de s'adonner à une vie de berger d'Arcadie, celle d'une innocence presque édenique dans laquelle, étant ignorant et ne voulant savoir, il ne peut être incriminé pour son inaction. Mais si le grand Inquisiteur peut, en quelque sorte, congédier le Christ, l'Histoire, elle, ne peut être aveugle à l'inaction, le savoir ne relevant plus de l'impératif <sup>ce qui</sup> mais du seul fait qui « saute aux yeux », l'événement, ne serait-ce que momentanément la question du désir. Il est donc des cas où le savoir s'impose de lui-même, en dépit de sa désirabilité ou du désir de chacun, c'est quand il oblige à l'action, ou plutôt la réaction. Je me souviens des alouettes, un des films précursseurs sur la Shoah, met en scène cette mise entre parenthèse de la désirabilité du savoir lorsqu'un charpentier devient l'organisateur du commerce d'une vieille femme, madame Lautmann, quasiment soude. Si la faiblesse des sens de la vieille femme semble parfois s'apparenter à un refus de savoir, tant la catastrophe de la situation est évidente, la déportation des Juifs de la ville ayant lieu exactement devant son propre magasin, le charpentier Tono ne peut se dérober à un savoir qui s'impose à lui. Il ne désire pas cette trop pleine connaissance des événements car il se sait perdu s'il vient en aide à cette femme, tout comme il la sait perdue s'il ne lui vient pas en aide. Cette contradiction des savoirs menant à une insoutenable responsabilité, se dénoue lors de l'ultime scène durant laquelle, dans un accès de folie, il bouscule brusquement madame Lautmann dans un placard, le... / 14.

14.5 / 20

Epreuve - Matière : 101-0301

Session :

2025

## CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

tuant. Son suicide s'ensuit directement, juste après une succession de mouvements de caméra auxquels Tora tente de se dérober : se dérober du regard d'autrui et de soi-même que pourtant la responsabilité appelle, elle l'ordonne sur un inévitable savoir. Si la désirabilité du savoir est questionnée, c'est parce qu'elle recèle des conséquences éthiques profondes, inévitables faisant du savoir non pas l'objet subreptif du désir mais le support objectif d'une réalité inexorable qui, en générant la responsabilité, conditionne l'avènement d'une liberté comme conscience des autres.

Cette liberté comme conscience des autres se révèle comme conséquence d'un impératif de savoir d'ordre éthique que le savoir purement gnostologique ne possède pas intrinsèquement. Si le savoir est épistémologiquement désirable, c'est tout d'abord parce qu'il permet de réduire l'incompréhensibilité qu'altère en premier lieu de la nature qui, selon le mot d'Héraclite, « aime à se cacher ». Il s'agit alors de minimiser l'altérité que représente le monde, d'en faire un savoir qui, par là même, uniformise le réel, le rend univoque et donc me contraint à y adhérer passivement. Cette univocité qu'offre le savoir

.9. / 14.

semble conduire à une véritable séduction de ma liberté, ce que l'homme du sous-sol des Caractères de Dostoevski explicite : que faire si je veux tout de même que deux et deux fassent cinq ? L'indésirabilité du désir fait surgir une misologie qui <sup>se</sup>manifeste les fausses promesses, les illusions de la raison, notamment celle du bonheur et d'une plus grande liberté. Mais le savoir rationnel prôné par la raison et la démarche scientifique n'offrent qu'une actualité fautive, insensible à la liberté et aux désirs de chacun. Le savoir, motivé initialement par un désir, et donc un affect, est indifférent à la façon dont elle affecte en retour. Si le savoir semblait initialement désirable, c'était parce qu'il contenait la promesse d'un comble, d'une plénitude, alors qu'il ne <sup>me</sup>révèle qu'avec davantage d'acuité la béance ontologique constitutive de mon être, puis dans un monde indifférent <sup>et</sup> que l'action motivée par le désir de savoir ne peut changer. C'est ce que les catastrophes naturelles rappellent sans cesse : le tremblement de terre de Lisbonne au XVII<sup>e</sup> siècle aura engendré toute une littérature, dont le Candide de Voltaire, dont le leitmotiv est le suivant : les connaissances, qu'elles soient métaphysiques ou physiques, ne changent rien à l'ordre implacable du monde. Faut-il pour autant se résigner dans un solipsisme moral mortifère et une misologie éthérique à l'instar de l'homme du sous-sol ? Il semble que le caractère éminemment pratique du savoir ainsi que la nature rationnelle de l'homme continueront sans cesse d'alimenter le désir de savoir, ce serait donc la <sup>affective</sup>réception de ce savoir qu'il faudrait savoir.

La désirabilité du savoir se retrouve questionnée, c'est parce que la réception du savoir, quelque soit sa nature, ne peut être neutre étant donné qu'il produit des effets sur le monde humain. Bien que certains savoirs déclenchent moins les passions que d'autres : la découverte de la constante de Planck n'a pas eu les mêmes effets que la découverte des camps de concentration, il n'en est pas moins que le savoir est cause de tumultes au moins dans la communauté scientifique à laquelle une découverte se rattache. Dès lors, la désirabilité dévoile son fondement affectif, il se rattache à la curiosité, cette libido sciendi qui, liée à elle-même se métamorphose en désir de devenir Dieu, en tant qu'elle cherche à remonter ou qu'elle se rend à sa cause. La désirabilité du savoir donc donc être circonscrite, non pas annihilée, ce qui permettrait par la même de neutraliser les conséquences affectives qu'elle engendre. C'est dans cette optique que la première partie de l'Éthique de Spinoza s'attache à la démonstration de l'essence (et de l'existence) de Dieu : étant une substance qui elle, par définition, possède tous les attributs et ne peut être qu'une, la nature se révèle alors comme modes (ou affections) de la substance. Dieu étant causa sui, toutes les affections (qui sont les manifestations linéaires et temporelles des attributs de la substance, à savoir la pensée et l'étendue) trouvent leur cause en Dieu, il est ainsi nature naturante. Dès lors, le savoir consiste en la remontée d'un effet à sa cause menant nécessairement à Dieu comme cause première. Le monde n'étant pas le fruit de sa volonté comprise comme arbitraire, mais en ce qu'elle coïncide parfaitement avec son entendement, il devient complètement absurde d'émettre un quelconque jugement sur les savoirs de la nature, c'est ce qu'énonce l'appendice du livre I, qui condamne fermement l'anthropomorphisme à l'œuvre dans le jugement des faits de la nature : les savoirs consistent de purs faits dont la connaissance

ce n'importe étant donné qu'elle permet de connaître Dieu et, par là même, de se défaire de l'illusion selon laquelle une quelconque volonté humaine saute à l'œuvre. La dimension affective initialement inhérente au désir de savoir se retrouve démantelée lorsqu'une quelconque attente est déparée: si le sachant n'attend plus rien de l'objet de son savoir, si ce n'est une pure l'actualité, le désir se retrouve vidé de ses tumultes, il devient en quelque sorte désir désintéressé car il ne peut conduire à autre chose qu'à l'adhésion, ce qui ne qualifie pas un anéantissement du désir voire de la vie, mais un renouvellement de perspective.

En effet, en entreprenant de démontrer la nécessité et d'en faire l'unique objet de savoir, Spinoza n'a pas condamné le désir de connaissance à l'inertie, mais bien à la perpétuelle nouveauté. Si le monde est simplement tel qu'il est, il n'est conditionné par rien d'appréhensible pour nous (Dieu comme cause sui constitue la limite de notre savoir), il est constamment susceptible de changement. Dans la Logique du pieu au chapitre traitant « hazard et tragique » Rosset analyse la doctrine spinoziste de la nature non pas comme une doctrine de la nécessité mais comme une pensée du hazard fondamental comme condition d'un ordre, toujours amené à être possiblement aboli. Dans cette perspective, il n'y a plus d'être, la catégorie de nature n'est plus viable car elle ne peut plus se fonder sur un support ontologique stable tel que l'offrait la nécessité, tout est sur le mode du devenir, ce qui n'abolit pas le savoir, mais au contraire vient l'exciter encore davantage, à condition d'enlever le concept: il ne s'agit plus de subsumer le divers sensible sous des catégories abstraites immuables, mais de le fonder sur la modalité de la surprise. La désirabilité du savoir se trouve alors fondée

Epreuve - Matière : 107-0301 Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

non plus en ce qu'elle cherche un terme final qui correspon-  
drait à la totalité, la plénitude, et donc seulement  
à condition de dépasser ses objets ; elle est maintenant vaine  
maximisée en tant qu'elle ne présuppose plus rien que  
ce soit un quelconque ordre ou une certaine attente.  
Le désir de savoir sur le monde du hasard accepte  
le changement et renonce à une affection reposant sur  
des exigences en réalité indépassées, en ce sens il demeure  
désir car il continue de vouloir l'être désirant  
et pensant, mais cette fois-ci il s'inscrit comme parti-  
cipante de ce savoir irréductiblement changeant. Le  
désir de savoir coïncide alors à une continue adhésion  
à la surprise permettant d'appréhender le monde sur  
le mode de la « lété », de l'enchantement, ce qui  
implique nécessairement un désir de connaître ce qui va  
advenir et qui ne pourra jamais être prévisible.

Questionner la désirabilité du savoir, c'est  
replacer la démarche gnoséologique dans sa  
dimension existentielle et affective. Si le savoir  
apparaissait initialement comme éminemment désira-  
ble, c'est parce qu'il semblait offrir les  
conditions de possibilité d'une plénitude et d'un

14.5 / 20

barbare à la fois individuel et collectif. Mais sa dimension douloureuse le transforme en impératif qu'il s'agit de démanteler par une réappropriation du savoir dans sa dimension affective, il l'est parce qu'il déçoit une attente. Se réapproprier le savoir comme surprise permet de maintenir son fondement désirable.

[illegible]

